

MARIE GIL

École Normale Supérieure et Université Paris IV

« Inachever » la lecture

La lecture d'une œuvre est, par essence, ouverte et toute œuvre, en ce sens, est inachevée. Le fait est pris en compte par la critique depuis les théories de la lecture, notamment celle de Jauss, et consacré par *L'œuvre ouverte* d'Umberto Eco. Toute œuvre est inachevée puisqu'elle n'a d'existence que dans la lecture, qu'elle est toujours une œuvre potentielle et qu'il existe autant de « textes », à partir d'un même texte, qu'il existe d'actes de lecture se rapportant à ce texte : « À l'infini : il n'y a pas de contrainte *structurale* à clore la lecture : je puis [...] décider qu'au fond de tout texte, si lisible qu'il ait été conçu, il y a, il reste de l'illisible »¹. Dès lors que toute œuvre est inachevée, elle est inachevable, et l'idée d'une lecture de l'achèvement n'a plus de sens. Mais l'achèvement a deux sens, l'un essentiel, que l'on vient d'évoquer, l'autre matériel : c'est à cet achèvement matériel de la lecture que je m'intéresserai ici.

En ce sens s'explique le néologisme de mon titre : l'inachèvement, comme toute lecture, est une pratique active, et comme l'écrit Pierre Bayard, « les écrivains ont souvent l'impression, quand on leur parle de leur texte, que c'est d'un *autre texte* qu'il s'agit, ce qui est effectivement le cas. Et ce dédoublement est produit par la présence en nous du livre intérieur, lequel n'est transmissible à personne et superposable à aucun autre, puisque, pour être ce qui nous rend absolument singulier, il est en nous, loin de tous les accords de surface, l'incommunicable même »².

Et pourtant, dans ce mouvement de la pensée de la lecture *contre* la clôture du texte, par conséquent *contre l'auteur*, les choses n'en sont encore qu'à leur balbutiement. L'idée d'achever au sens de « terminer », « aller jusqu'au bout » d'un livre a conservé toute son importance, contre toute logique. Interrompre la lecture

¹ R. Barthes, « Sur la lecture » [1976], [dans :] idem, *Œuvres complètes*, édition établie par É. Marty, Paris, Seuil, 2003, t. IV, p. 927.

² P. Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Paris, Minuit, 2007, p. 94.

d'un livre est toujours considéré comme un acte signifiant, parce que, malgré les avancées de la théorie de la lecture, celle-ci est toujours considérée comme un acte linéaire qui doit suivre le chemin tracé par la plume, qui doit adhérer à la configuration du livre écrit.

Il sera donc question de la violation d'un pacte implicite qui veut que l'on lise un récit³ de A à Z, de manière linéaire⁴. Se pose, dans cette appréhension de l'inachèvement, la question du temps et de l'oubli : un livre sera considéré comme abandonné quand on ne pourra le reprendre à la page « x » de l'interruption. Le lecteur sera dans l'obligation de reprendre le livre au début lorsqu'il désirera le lire. Il dira alors, immanquablement, qu'il le *relit*.

L'inachèvement de la lecture permet de faire jouer l'écart entre le texte écrit et le texte lu. La comparaison entre lecture et écriture inachevées dit beaucoup, en ce sens, sur ce qu'*est* la lecture romanesque. L'inachèvement matériel n'est considéré, en général, que du point de vue de la création – comme concept critique, mais aussi comme forme. L'envisager du point de vue de la réception, et comparer ces deux inachèvements, permet d'envisager à son tour la lecture comme une forme.

Comme toute lecture, l'« inachevée » transforme donc l'œuvre, et la somme des « inachevées » crée une bibliothèque personnelle⁵. Mais la lecture inachevée le fait selon un tracé propre qu'il n'est pas inintéressant de considérer. L'inachèvement comme pratique de lecture modifie notamment le « genre » littéraire – qu'est-ce qu'une tragédie, une comédie, un drame sans dénouement ? Un roman d'initiation inachevé ? Dans la poétique, on le sait, la partie postérieure de l'œuvre, sa queue, est particulièrement valorisée.

Après avoir tenté de cerner une typologie des inachèvements de récits ou de recueils, j'envisagerai ce que l'inachèvement dit de la métaphore de la lecture comme acte amoureux. L'inachèvement de la lecture révèle les caractères de cette relation de désir de l'homme à l'œuvre. Relation non unilatérale : un seul peut prendre et un seul peut quitter, mais l'autre doit séduire et retenir, maintenir en haleine, et c'est bien souvent la relation d'amour-haine entre le lecteur et l'auteur qui se joue à travers le désir de l'œuvre et son abandon. Je m'intéresserai alors aux stratégies que l'auteur moderne met en place pour épouser notre désir de lecture fragmentaire et nous faire croire – à moins que ce ne soit le contraire ? – que c'est lui qui commande cette lecture, dans sa destruction de la linéarité et son apologie du fragment. L'inachèvement de la lecture devient alors paradoxalement la marque de fabrique d'une œuvre littéraire – par opposition aux œuvres à la littérarité douteuse : d'infraction elle devient une pratique créative.

³ Je partirai dans cet article du cas du récit.

⁴ Le Nouveau Roman est lui-même fondé sur cet implicite. Seules quelques expérimentations dans le récit, notamment *Marelle* de Cortázar, cherchent à corrompre ce présupposé de la lecture. Voir J. Cortázar, *Marelle*, trad. L. Guille-Bataillon et F. Rosset, Paris, Gallimard, 1966.

⁵ Je renvoie à la notion de « texte du lecteur », selon la formule définie récemment lors d'un colloque de l'Université de Toulouse II.

1. Typologie des inachèvements de récits

Il s'agit d'abord de distinguer l'inachèvement commandé ou obligatoire et l'inachèvement accidentel. Le premier est consubstantiel à ces livres qui ne peuvent être que des livres parcourus – si l'on exclut le cas particulier qui veut que l'on travaille sur eux⁶ : ouvrages techniques, actes de colloques, recueils d'articles, thèses, etc. L'inachèvement accidentel dépend de causes psychologiques et conjoncturelles, et c'est pourquoi je m'intéresserai aux récits, pour lesquels l'inachèvement, toujours accidentel, est considéré comme un acte signifiant.

Une « doctrine », pour reprendre le terme de Barthes, de l'inachèvement lectorial est impossible parce que « la lecture [est], constitutivement, un champ pluriel de pratiques dispersées, d'effets irréductibles, et [...] par conséquent, la lecture de la lecture, la Méta-lecture, est par elle-même rien d'autre qu'un éclat d'idées, de craintes, de désirs, de jouissances, d'oppressions, dont il conviendrait en réalité de parler au coup par coup »⁷.

Essayons alors une typologie. Une première logique, sociologique, peut-être établie. L'achèvement du texte est conçu, et donc l'écriture déterminée, pour l'auteur et l'éditeur, en fonction de l'horizon d'attente du lectorat. Pour un *ethos* de lecteur donné correspond approximativement un genre et un style. La roue de Virgile le résumait déjà, reliant le niveau de langue, le sujet et le type de lecteur autour des trois « styles » : le style élevé, le style moyen et le style bas – auxquels ont correspondu plus tard les genres, tragédies/épopées, géorgiques et bucoliques⁸. Une première typologie moderne, construite sur l'horizon d'attente, déclinerait par conséquent les types de lecteurs en abscisses et les genres du récit en ordonnées, la conjonction de l'*ethos* et du genre définissant l'attente. La déclinaison des types peut ensuite se faire par couples : le lecteur naïf s'oppose au lecteur averti, le lecteur populaire au lecteur intellectuel, etc. On peut encore opposer les genres selon deux grandes familles : celle du roman classique, du XVII^e au XX^e siècle, du roman d'apprentissage, du roman historique, de la biofiction ou du roman de gare d'une part, celle du roman expérimental, du Nouveau Roman et des cycles médiévaux de l'autre. Le premier ensemble propose l'achèvement comme évident ; le second comme problématique.

Les postures de lecture et l'approche sociale de l'acte cristallisent ces causes externes qui président à l'achèvement/inachèvement de l'œuvre. Barthes décrit ainsi ironiquement la posture de l'intellectuel : « Votre question (peut-être est-ce pour cela que vous la posez) oblige à prendre un "rôle" face à la culture (représentée par le livre) : que vais-je décider d'être ou de paraître ? Sérieux ("Je vais lire Marx, Freud,

⁶ Le compte rendu, l'article critique, etc.

⁷ R. Barthes, « Sur la lecture », p. 927.

⁸ E. R. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen-Âge latin* [1956], Paris, Librairie Générale d'Édition, 1986, t. I, p. 324.

Nietzsche”) ? Affairé (“Tout ce que je n’ai pas pu lire dans l’année”) ? Paradoxal (“Rien du tout”) ? Écrivain en vacances (“Des romans policiers”) ? Subtilement *kitsch* (“Madame de Sévigné”) ? Comment échapper à ces images ? Peut-être en reconnaissant que le livre (le livre lu) est un objet discret, clandestin, *inavouable* »⁹.

Il est encore possible de définir des causes internes à l’inachèvement d’un récit. Le dévoilement de l’intrigue, l’apocalypse ou le dé-nouement efficaces sont des raisons internes qui veulent qu’on achève un texte. Le récit demeurera inachevé parce qu’il manque d’intelligence, et à l’autre versant, le lecteur est alors en cause par excès d’intelligence. Les critères peuvent être objectivés : le récit débute par sa fin (la structure démonte la composition par tension ou suspense), l’œuvre manifeste un certain prosélytisme (roman à thèse ou tout piège relativement visible dans lequel le lecteur se défend de tomber) ; le lecteur intelligent, au lieu d’adhérer, va d’abord lire *contre l’auteur* puis, menant à terme son geste, abandonner, inachever. La thèse d’auteur, l’intention marquée détruisent l’illusion référentielle – qui reste première dans la tension de lecture. Une troisième cause d’« échec » de l’achèvement, dans ce sens, serait l’ironie. Elle n’entrave pas la lecture du philosophe, de l’érudit ou du lecteur du XVIII^e siècle, mais elle s’oppose à l’idéal de la lecture romanesque depuis le romantisme, lecture d’adhésion, lecture cursive, intégrale, non distancée.

L’illusion référentielle est un fondement plus profond de la lecture, donc un facteur d’achèvement plus grand, que le dévoilement ou le dénouement. Si l’illusion référentielle fonctionne, peu importe de connaître la fin, elle est seulement ce qui permet de *découvrir ce que l’on sait déjà* : « Beaucoup de lectures sont perverses, impliquant un clivage. De même que l’enfant sait que sa mère n’a pas de pénis et tout en même temps croit qu’elle en a un [...] de même le lecteur peut dire sans cesse : *je sais bien que ce ne sont que des mots, mais tout de même...* (je m’émeus comme si ces mots énonçaient une réalité). De toutes les lectures, c’est la lecture tragique qui est la plus perverse : je prends plaisir à m’entendre raconter une histoire *dont je connais la fin* : je sais et je ne sais pas, je fais vis-à-vis de moi-même comme si je ne savais pas ; je sais bien qu’Œdipe sera démasqué, que Danton sera guillotiné, *mais tout de même*¹⁰... » Barthes distingue dès lors la lecture par plaisir, qui est la lecture fondée sur le dévoilement d’un nœud, sur le suspense (et que l’on mène toujours à terme, qu’il nomme « lecture dramatique »), et la lecture de *jouissance* dans laquelle il y a effacement du plaisir au profit du jouir, fondé sur la reconnaissance du connu. Il le déplore d’ailleurs, « aujourd’hui, dans la culture de masse, grande consommation de “dramatique”, peu de jouissance »¹¹.

La notoriété du texte peut encore être définie comme un facteur d’inachèvement : un texte peut en effet nous être « dit » avant d’avoir pu être « lu »

⁹ « Que liront-ils en vacances ? », *Le Nouvel Observateur*, 12 juillet 1975 ; R. Barthes, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 919.

¹⁰ R. Barthes, *Le plaisir du texte*, [dans :] idem, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 248.

¹¹ Ibidem.

– et, souvent au-delà de leur simple diégèse, certaines œuvres dans leur ensemble deviennent des stéréotypes : la place de chacun de leurs éléments dans l'histoire littéraire les érige en symboles si puissants qu'une lecture fondée sur l'illusion devient secondaire. Dès lors, si l'on ne se contente pas de ne pas lire mais que, caprice, vacances ennuyeuses ou autres causes, on (re)commence *Ulysses* ou *La Recherche*, il ne sera pas absolument nécessaire de les achever. Comme le dit ailleurs Barthes, le livre non lu existe au même titre que l'autre¹², et son existence est la preuve de la liberté du lecteur ; c'est une désinvolture précieuse car elle est faite de l'essence même de la lecture romanesque qui doit être, peut-être avant tout, un acte paresseux et heureux.

La liberté de ne pas achever apparaît comme l'acmé, le point d'aboutissement d'un long processus de libération face aux contraintes du miroir de l'intellectuel. Dans le même esprit, Barthes utilise le terme de « refoulement » pour qualifier les attitudes de lecture : « Le refoulement résulte de toutes les contraintes, sociales ou intériorisées par mille relais, qui font de la lecture un *devoir*, où c'est l'acte même de lire qui est déterminé par une loi : l'acte de lire, ou mieux encore, si l'on peut dire, l'acte d'*avoir lu*, la trace presque rituelle d'une initiation. [...] *il faut avoir lu* (*La Princesse de Clèves*, *L'Anti-Cédipe*). La loi vient d'où ? D'instances diverses, dont chacune est fondée en valeur, en idéologie : pour le militant d'avant-garde, il faut *avoir lu* Bataille, Artaud. Pendant longtemps, lorsque la lecture était étroitement élitiste, il y avait des devoirs de lecture universelle ; je suppose que l'effondrement des valeurs humanistes a mis fin à ces devoirs de lecture : s'y sont substitués des devoirs particuliers, liés au "rôle" que le sujet se reconnaît dans la société d'aujourd'hui : la loi de lecture ne vient plus d'une éternité de culture, mais d'une instance bizarre, ou du moins encore énigmatique, située à la frontière de l'Histoire et de la Mode »¹³. Il ne définira pas ce nouveau surmoi de la lecture. La liberté de lecture est donc avant tout liberté de ne pas lire, ou de ne pas achever... et les choses importantes adviennent, dans l'existence de l'intelligence du sujet, non pas seulement par l'effet des lectures, mais par celui des oublis de lecture : par ce que Barthes nommait « les désinvoltures du lire ». Dans la lecture, le Désir ne peut être détaché de sa propre « négativité pulsionnelle »¹⁴.

¹² « Et si je n'avais pas lu Hegel, ni *La Princesse de Clèves*, ni *Les Chats* de Lévi-Strauss, ni *L'Anti-Cédipe* ? – le livre que je n'ai pas lu et qui souvent *m'est dit* avant même que j'aie le temps de la lire (ce pour quoi, peut-être je ne le lis pas), ce livre existe au même titre que l'autre : il a son intelligibilité, sa mémorabilité, son mode d'action. N'avons-nous pas assez de liberté pour recevoir un texte *hors de toute lettre* ? (Répression : n'avoir pas lu Hegel serait une faute exorbitante pour un agrégé de philosophie, pour un intellectuel marxiste, pour un spécialiste de Bataille. Mais moi ? Où commencent mes devoirs de lecture ?) » (R. Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, [dans :] idem, *Ceuvres complètes*, t. IV, p. 678).

¹³ R. Barthes, « Sur la lecture », p. 932.

¹⁴ Ibidem.

Il s'agit donc de combattre un refoulement, de faire remonter à la conscience l'évidence oubliée : les oublis de lecture, les ratés, l'inachèvement sont constitutifs du sujet. Il s'agit de se souvenir des oublis, de rendre actif l'absence et, pour le critique, d'inscrire la lecture dans une modernité qui est celle de l'écriture.

Mais s'il y a un refoulement, ce n'est pas seulement dans le cas de l'inachèvement, à cause du surmoi : c'est également parce qu'il y a une honte et une blessure à abandonner ce que l'on a cessé d'aimer, ou que l'on n'a pas su aimer.

2. La mort de l'amour

Barthes distinguait plus haut la lecture de plaisir (on ignore l'issue de la diégèse) et la lecture de jouissance (reconnaissance, dans le texte, de ce que l'on sait déjà). Les métaphores amoureuses de la lecture innervent l'ensemble de notre littérature, de Montaigne à Proust. Elles se retrouvent, chez ce dernier, dans la réunion de la lecture et de la volupté réalisée par le cabinet de lecture de Combray, « une petite pièce sentant l'iris, et que parfumait aussi un cassis sauvage poussé en dehors entre les pierres de la muraille et qui passait une branche de fleurs par la fenêtre entrouverte. Destinée à un usage plus spécial et plus vulgaire, cette pièce, d'où l'on voyait pendant le jour jusqu'au donjon de Roussainville-le-Pin, servit longtemps de refuge pour moi, sans doute parce qu'elle était la seule qu'il me fût permis de fermer à clef, à toutes celles de mes occupations qui réclamaient une inviolable solitude : la lecture, la rêverie, les larmes et la volupté »¹⁵. Le lecteur est un sujet tout entier déporté sous le registre de l'Imaginaire : toute son économie de plaisir consiste à soigner son rapport duel au livre, en s'enfermant seul à seul avec lui, avec le lu. Barthes l'écrit encore ailleurs, « toute lecture est pénétrée du Désir (ou du Dégoût) [...]. La lecture, ce serait le geste du corps (car bien entendu on lit avec son corps) qui d'un même mouvement pose et pervertit son ordre : un supplément intérieur de perversion »¹⁶. Et, ailleurs encore, il décrit son rapport aux auteurs grecs comme « une sorte de lien d'amour, car rien ne m'en sépare, et surtout pas le temps »¹⁷.

L'inachèvement est alors une interruption de la relation amoureuse – et non de la jouissance, qui serait à chaque fois que l'on doit « poser » le livre avant son achèvement définitif : l'interruption finale (jusqu'à l'oubli du reste du livre, de ce qui a été lu), c'est la rupture de la relation. Dès lors les fins de la lecture rejoignent les fins de l'amour et il est loisible d'en identifier les causes et les formes. On *inachève* d'abord par ennui, par lassitude ou, plus profondément, par anticipation de l'être, lacune de la surprise (il n'y a plus de surprise de l'amour.) Cette structure déceptive

¹⁵ M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, sous la direction de J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1985, t. I, p. 12.

¹⁶ R. Barthes, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 929.

¹⁷ *Ibidem*, t. V, p. 950 ; entretien réalisé en janvier 1980.

apparaît couramment au sein de la métaphore sexuelle de la lecture, dans les discours d'écrivains. « Rien à faire : l'ennui n'est pas simple, écrit Barthes. De l'ennui (devant une œuvre, un texte), on ne se tire pas avec un geste d'agacement ou de débarras. De même que le plaisir du texte suppose toute une production indirecte, de même l'ennui ne peut se prévaloir d'aucune spontanéité ; il n'y a pas d'ennui *sincère* : si, personnellement, le texte-babil m'ennuie, c'est parce qu'en réalité je n'aime pas la demande. Mais si je l'aimais (si j'avais quelque appétit maternel) ? L'ennui n'est pas loin de la jouissance : il est la jouissance vue des rives du plaisir »¹⁸. Mais c'est surtout chez Montaigne que l'ennui est associé au vocabulaire du désir déçu, au sein d'une vaste métaphore filée de la lecture comme acte sexuel¹⁹. « Les difficultez, si j'en rencontre en lisant, je n'en ronge pas mes ongles ; je les laisse là, *apres leur avoir fait une charge ou deux*. / Si je m'y plantois, je m'y perdois, et le temps : car j'ay un esprit primsautier. Ce que je ne voy pas de *la premiere charge*, je le voy moins en m'y obstinant. Je ne fay rien sans gayeté ; et la *continuation* et la *contention trop ferme* esbloüit mon jugement, l'attriste et le lasse. Ma veüë s'y confond et s'y dissipe. *Il faut que je le retire et que je l'y remette à secousses* »²⁰. Le verbe « éblouit » détourne le vocabulaire amoureux et, en regard du plan de l'esprit, inverse la connotation : non plus l'éblouissement du ravissement, mais l'aveuglement lié à ce qui est toujours identique, lassant. Quand la lecture d'un auteur illustre l'ennuie, précise-t-il plus loin, il se condamne et culpabilise « ne pouvant penetrer jusques au fons, ou de regarder la chose par quelque faux lustre », mêlant alors les vocabulaires de l'acte sexuel et de l'illusion amoureuse.

Doit-on culpabiliser de ne pas se laisser séduire ? Montaigne assume l'infidélité et l'inachèvement – « Si ce livre me fasche, j'en prens un autre ; et ne m'y adonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir ». Mais son esprit « s'en prend à soy, et se condamne » si la séduction du livre est avérée par tous les autres lecteurs. Quoi qu'il en soit la métaphore sexuelle est partout. Si l'on reprend ce qu'il dit de Cicéron²¹, Montaigne est d'ailleurs du côté de la lecture-jouissance et non de la lecture-plaisir, puisque ce qu'il reproche au rhéteur est de ne pas commencer par l'essentiel, c'est-à-dire par la fin, par cette mort qu'il veut apprivoiser et qu'il recherche partout – *a fortiori*, donc, dans la lecture amoureuse.

¹⁸ Ibidem, t. IV, p. 932.

¹⁹ Montaigne, *Essais*, II, 10, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1950, p. 453.

²⁰ Je souligne les termes de la métaphore filée.

²¹ « À confesser hardiment la vérité [...] sa façon d'écrire me semble ennuyeuse, et toute autre pareille façon. Car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consomment la plus part de son ouvrage ; ce qu'il y a de vif et de mouelle, est estouffé par ses longueries d'apprets. Si j'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que je r'amentoie ce que j'en ay tiré de suc et de substance, la plus part du temps je ne trouve que du vent [...] pour moy qui ne demande qu'à devenir plus sage [...] je veux qu'on commence par le dernier point [apprendre à mourir] [...] [ses discours] sont bons pour l'escole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores, un quart d'heure apres, assez à temps pour rencontrer le fil du propos. » (Montaigne, *Essais*, II, 10, p. 455).

Barthes est très exactement le même lecteur que Montaigne : « J'aime lire. Mais je ne suis pas un grand lecteur, je suis un lecteur désinvolte. Je suis un lecteur désinvolte dans la mesure où je prends rapidement la mesure de mon plaisir. Si un livre m'ennuie, j'ai l'espèce de courage, ou de lâcheté, de *l'abandonner*. Je me libère de plus en plus de tout surmoi à l'égard des livres. Si bien que ceux que je prends, c'est en effet parce que *j'aime les prendre [...], ou bien le livre m'ennuie et je le lâche, ou bien il m'excite* et à tout instant j'ai envie de l'arrêter pour penser à partir de là »²².

L'inachèvement de la lecture, au sein de la métaphore amoureuse, est lié au « second mode » de plaisir de lire, le plaisir de l'intrigue, du dévoilement où le lecteur est en quelque sorte tiré en avant le long du livre par une force qui est toujours plus ou moins déguisée, de l'ordre du suspense. Comme dans l'amour, « le livre s'abolit peu à peu et *c'est dans cette usure impatiente, emportée, qu'est la jouissance* », mais aussi que sont la lassitude et le risque d'abandon. « Je veux *surprendre*, je défaille d'attendre : pure image de la jouissance, en ce qu'elle n'est pas de l'ordre de la satisfaction ; il faudrait du reste interroger, à l'inverse, les blocages, les dégoûts de lecture : pourquoi ne continuons-nous pas un livre ? Pourquoi Bouvard, décidant de s'intéresser à la philosophie de l'Histoire, ne peut-il achever le célèbre discours de Bossuet » ? Il ne s'agit, certes, pas de récit, mais la question suivante est commune aux deux genres : « Est-ce la faute de Bouvard ou de Bossuet ? [...] Y a-t-il une logique érotique de la narration ? »²³

Il y a encore la peur de la mort, du manque : on peut inachever par peur de la fin de l'amour (la fin de la lecture comme deuil de l'être aimé), comme fuite du deuil de l'univers du livre. J'ai peur de la mort, du manque du texte en moi – mais je n'en culpabilise pas moins : n'est-ce pas l'attitude de celui qui quitte pour ne pas se faire quitter ? Cette peur s'accompagne, enfin, de l'anticipation de l'inassouvissement de la lecture. Comme l'écrit Milan Kundera dans *L'art du roman*, « La quête du moi [du roman contemporain] a toujours fini et finira toujours par un paradoxal inassouvissement »²⁴. Dès lors, ne pas achever, c'est refuser cette coalescence entre le moi et le monde-livre, c'est une paresse de jouissance, une sécheresse, une acédie. Si l'on compare la lecture inachevée d'un récit achevé et la lecture achevée d'un récit inachevé, on constate qu'elles sont opposées. La seconde est, même informée et attendue, décevante. Il n'y a pas connaissance du moment d'inachèvement, il y a toujours surprise. C'est l'*ethos* exactement inverse de celui de l'inachèvement : ennui, paresse, laisser-aller, honte. Dans un cas, on se fait quitter, dans l'autre, on quitte.

Inachever, dès lors, c'est en réalité mettre fin : c'est achever la relation. *Inachever* le livre, le quitter, c'est trouver la fin du désir, et toucher quelque chose de peut-être plus profond, plus essentiel, que de toucher la fin du récit.

²² R. Barthes, « La lecture », *Magazine littéraire*, février 1975 ; je souligne la métaphore sexuelle.

²³ Ibidem. Référence à Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, [dans :] idem, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, p. 819.

²⁴ M. Kundera, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1995, p. 38.

C'est le cas, manifestement, dans l'acte d'interrompre pour écrire à son tour ; se détacher pour devenir ce que l'on aime : « ou bien le livre m'excite et à tout instant j'ai envie de l'arrêter pour penser à partir de là »²⁵. L'inachèvement de la lecture peut être lié non à un défaut du livre, mais à une trop grande qualité, celle du livre scriptible, qui se distingue du livre lisible. Barthes l'écrit encore ailleurs, glosant Roger Laporte : « il y a une troisième aventure de la lecture (j'appelle aventure la façon dont le plaisir vient au lecteur) : c'est, si l'on peut dire, celle de l'Écriture ». La lecture est conductrice du Désir d'écrire, non pas d'écrire *comme* l'auteur dont la lecture nous plaît, mais ce que nous désirons, c'est seulement le désir que le scripteur a eu d'écrire. « Nous désirons le désir que l'auteur a eu du lecteur lorsqu'il écrivait, nous désirons le *aimez-moi* qui est dans toute écriture. C'est ce qu'a très clairement dit l'écrivain Roger Laporte : "Une pure lecture qui n'appelle pas une autre écriture est pour moi quelque chose d'incompréhensible... La lecture de Proust, de Blanchot, de Kafka, d'Artaud ne m'a pas donné envie d'écrire sur ces auteurs (ni même, j'ajoute, *comme eux*), mais *d'écrire*" »²⁶.

Il y a, dans l'usurpation de la place effective de l'auteur, dans cette manière active d'interrompre la lecture que décrivent Barthes et Laporte, l'idée d'une lecture réalisée *contre l'auteur* : il ne s'agit plus de nier l'auteur, de le supprimer du champ de la réception du texte, mais de lire *contre* lui, et de s'approprier son désir de nous, de le retourner. Dès lors, c'est tout le combat de l'écriture et de la lecture, en particulier des lecture et écriture de la modernité, c'est-à-dire de l'inachèvement, qui s'engagent. L'inachèvement, si l'on veut le définir aujourd'hui, semble lier au « genre » littéraire lui-même, à la littérarité.

L'inachèvement, en tant que lecture fragmentée, comme la reconnaissance du style, comme la « reconnaissance » tout court, serait-il propre à la lecture littéraire ? C'est ce que dit Valéry de *La Recherche*, dans ce passage cité comme une théorisation appliquée de l'idéal de la non-lecture : « On peut ouvrir le livre où l'on veut, sa vitalité ne dépend pas de ce qui précède, et en quelque sorte de *l'illusion acquise* ; elle tient à ce qu'on pourrait nommer *l'activité propre* du tissu même de son texte »²⁷. Cela m'amène à définir, dans le rapport entre l'écriture et la lecture, une écriture de la modernité non seulement fondée sur le fragment, la notation, mais commandant un système de lecture – thématissant, finalement, l'inachèvement de la lecture.

3. Lire/écrire : deux inachèvements

Lecture et écriture se définissent en miroir, dans une relation de désirs réciproques et d'identification. Les formes de la lecture et les formes de l'écriture

²⁵ R. Barthes, « Sur la lecture ».

²⁶ Ibidem, p. 932.

²⁷ P. Valéry, *Œuvres*, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 772 ; cité dans P. Bayard, op. cit., p. 34.

sont dans une relation d'interdépendance. On peut ainsi penser que la pratique de la lecture fragmentaire correspond à l'écriture fragmentaire de la modernité. L'écriture naît-elle de la lecture ? Ou est-ce le contraire ?

Thématisation de la lecture inachevée dans l'écriture romanesque de la modernité

Barthes explicite donc le lien entre écriture du fragment et inachèvement de la lecture : « Ce qui se reflète aussi dans la manière de lire en vue d'un travail : je suis incapable, non désireux, de résumer un livre, de le mettre en fiche en m'effaçant derrière lui, mais au contraire très capable, et très désireux, d'isoler certaines phrases, certains traits du livre, pour les ingérer, en tant que discontinu. Ce qui n'est pas une bonne attitude philologique évidemment, puisque cela revient à déformer le livre à mon propre profit²⁸ ». Dans un texte-bilan sur la lecture, Barthes pose, de manière provocatrice, qu'un livre n'est pas fait pour être lu intégralement, qu'il faut en « prélever des sortes de morceaux, de prises d'écriture » et confie qu'à part Michelet, il n'y a pas d'auteur qu'il ait lu en entier²⁹.

La lecture « vraie » est celle qui saisit la totalité dans le fragment, mieux la totalité du texte dans le mot : elle est une utopie qui explique la destruction de la linéarité des textes, dans la modernité, et la thématization de cette impossible lecture que l'on pourrait nommer « adamique ». Chez Gide, dans une œuvre emblématique à plus d'un titre de la non-lecture, *Paludes*, la thématization prend la forme d'une mise en abyme. L'auteur y explicite la relation généalogique entre l'écriture inutile et la lecture (d'avance) inachevée. Il glose, finalement, la notion d'ouverture du texte³⁰. Ensuite, l'écrivain lit *Paludes*, inachevé, à son amie Angèle :

Journal de Tityre ou Paludes. De ma fenêtre j'aperçois, quand je relève un peu la tête, un jardin que je n'ai pas encore bien regardé [...] »

Moi, ça m'aurait fait peur, dit Angèle ; – mais continuez, – c'est très bien écrit. »

J'étais très contracté par l'effort de cette lecture : « Oh ! c'est à peu près tout, lui dis-je ; le reste n'est pas achevé.

Des notes, s'écria-t-elle – ô lisez-les ! c'est le plus amusant ; on y voit ce que l'auteur veut dire bien mieux qu'il ne l'écrira par la suite. »

Alors je continuai – déçu d'avance et, tant pis, tâchant de donner à ces phrases une apparence inachevée [...].

C'est tout.

C'est tout ?

²⁸ « Vingt mots-clés pour Roland Barthes », *Magazine littéraire*, février 1975 ; R. Barthes, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 864. Il est remarquable que la question de l'inachèvement de la lecture est récurrente sous la plume de Barthes au cours des années 1975 et 1976. Voir encore « Sur la lecture », p. 932.

²⁹ R. Barthes, interview de Bernard-Henri Lévy et Jean-Marie Benoist, France Culture, cinq émissions diffusées les 5 et 6 décembre 1977 et les 23, 24, 25 février 1978.

³⁰ A. Gide, *Paludes*, [dans :] idem, *Romans*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, p. 91–92.

Tout ce que j'ai écrit.

J'ai peur que ce ne soit un peu ennuyeux, votre histoire» – dit Angèle³¹.

Il apparaît que c'est dans la lecture, dans le « ton » de la lecture (« donner à ces phrases une apparence inachevée »), que se fait la thématization de l'inachèvement qui devient, ainsi, actif. Le roman fait place, désormais, à la fable de son propre inachèvement. Il le fait au sein d'une écriture qui est de plus en plus déterminée par les lectures théoriques et poétiques des auteurs – et en particulier de Mallarmé et Valéry – et de moins en moins soumise, par conséquent, à l'horizon d'attente du lecteur. Le fait s'accompagne d'une valorisation de la forme.

Cycle, aporie et inachevable

Un affermissement de l'inachèvement et de la fragmentation comme structurations du récit, peut être lu dans l'œuvre de Jacques Roubaud³². Un degré ultime. Dans *Le Grand Incendie de Londres*, l'inachèvement du récit n'existe plus, grâce, notamment, au retour à une forme cyclique – comparable alors au roman médiéval inachevable (car inachevé, mais clos pourtant par le cycle). Il y a dans cette œuvre repli ou *pli* (au sens deleuzien), du roman sur la poésie. Cette forme de thématization de l'inachèvement est celle d'une lecture aporétique. *Le Grand Incendie de Londres* apparaît ainsi comme fable du nécessaire et bénéfique inachèvement de la lecture, qui devient une forme de la lecture idéale. En premier lieu, le narrateur crée un lien entre la manière dont l'œuvre est écrite et le lecteur qu'elle suscite. L'œuvre décline les avatars du lecteur : « lecteur hypothétique », « lecteurs fantômes », « lecteur générique », « lecteur habituel de romans » qui s'oppose au « lecteur que je recherche » (sans doute celui-ci, ce « lecteur pour qui l'exploration à peu près simultanée de branches divergentes n'est pas trop rebutante », ou encore cet autre, le « lecteur ingénieux » supposé parvenu à un déchiffrement anticipé » de la définition occultée du livre : *Le Grand Incendie de Londres* est un livre inachevable ; *La Boucle* ajoute aux six branches programmées – qui dès lors ne constituent plus que le « corps principal du livre »³³ – une « seconde division » qui repousse « vers un futur obligatoirement très lointain » l'achèvement de l'ensemble et sa « visibilité hypothétique »³⁴.

La pratique d'écriture ainsi affichée programme une pratique de lecture elle-même inachevable : seul l'inachèvement du « tout le *grand incendie de Londres* »

³¹ Ibidem, p. 93–95.

³² Je passe, notamment, l'épisode du Nouveau Roman, sur lequel il y aurait beaucoup à dire, mais pour lequel les conclusions ne seraient pas différentes, seulement moins fortes, de celles que propose mon étude de l'œuvre de Jacques Roubaud.

³³ J. Roubaud, *Le Grand Incendie de Londres : récit, avec incises et bifurcations*, Paris, Seuil, 1989, p. 279.

³⁴ J. Roubaud, *La Boucle*, Paris, Seuil, 1993, p. 286.

permettrait l'achèvement de la lecture de sa première branche³⁵. Et c'est alors seulement dans un futur incertain que le sens émergera. « Expérience de prose », « roman », *Le Grand incendie de Londres* n'en aurait pas moins pour effet de faire de son lecteur un « lecteur de poésie »³⁶. L'idéal devient ce roman-poésie, repli du roman dans le poème.

Le lien entre inachevé et inachevable s'est fait jour : l'écriture fragmentaire, poussée à l'extrême, consacre l'idée que le récit inachevé devient le paradigme de l'écriture fictionnelle.

Il faudrait sans doute développer ici ce que pourraient être les substituts à la linéarité du récit lu : la photographie, qui se donne d'emblée dans sa totalité, et la « lecture palimpseste », lecture verticale et simultanée de plusieurs textes superposés, dont Péguy puis Saussure ont posé les grands traits définitoires³⁷. La lecture idéale est dans cette réception simultanée de deux textes, peut-être plus, et, dès lors, l'achèvement linéaire du texte n'est plus qu'une représentation surannée de la « manière de lire un roman ».

*

L'inachèvement de la lecture du récit est le symptôme de son aporie, et ce depuis la naissance du roman. L'inachèvement est l'indice d'une structure déceptive profonde qui doit se comprendre comme une relation interpersonnelle entre lecteur et texte : relation d'amour, fusionnelle, en miroir, ou de haine. Si la modernité a thématiqué cette aporie, c'est peut-être que l'écrivain, qui est lecteur, a ressenti de plus en plus fortement cette distance et cette concurrence entre l'écriture et la lecture – après les siècles classiques et romantiques, alors que l'épopée et les romans médiévaux avaient la sagesse de placer la fin comme une pièce, parmi d'autres, d'un puzzle à construire sans fin. Le puzzle de la vie d'un récit en celui qui le reçoit, fût-il un récit non lu ou parcouru. Le mythe, qui est récit réduit à l'état de mot, réduit à son idée, le mythe serait alors la forme *achevée* de ce vers quoi tend le récit inachevé³⁸.

³⁵ P. Mourier-Casile, « Li(v)re – cette pratique : (Fragments d'une lecture inachevée des deux premières Branches du *Grand incendie de Londres*) », *La Licorne* [Poitiers], n° 40, 1997, p. 77–89.

³⁶ Ibidem, p. 89.

³⁷ Voir mes *Deux écritures*, Paris, Éditions du Cerf, 2008 : 3^e partie, « Les mots sous les mots ».

³⁸ Voir M. Eliade, *Images et symboles. Essais sur le symbolisme magico-religieux*, Paris, Gallimard, 1952 [1938], 5^e édition, p. 221 : « Mais pour celui qui participe à cet éternel *nunc* [du mythe], *l'histoire* cesse ... ».